

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
n ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 46

Montréal, Jeudi, 15 Novembre 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Histoire du Canada, par l'abbé H.-R. Casgrain.—Causerie Philosophique (suite), par Giulio.—La littérature espagnole (suite), par Edmond Lareau.—Choses et autres.—Poésie : Nuit d'automne, par R. C.—Le Moulin rouge (suite).—Sciences.—Nos gravures : Li Hong-Tchang ; Le marquis Tseng ; L'expédition du Tonkin.—Union Saint-Joseph.—Nécrologie.—Nouvelles diverses.—De tout un peu.—Les échecs.

GRAVURES : Li Hong-Tchang, commandant des troupes chinoises.—L'exposition du Tonkin : attaques des forts de Hué le 26 août ; Le marquis Tseng, ministre de Chine à Paris et à Londres ; Hai Phong, ville occupée par les Français ; Vue de la rivière.

AVIS

Jeudi, 29 de ce mois, *L'Opinion Publique* publiera dans ses illustrations le portrait de **Son Eminence l'abbé dom Henri Smeulders**, délégué du Pape en Canada. Ce portrait sera imprimé en noir et occupera une page entière de notre journal.

Les personnes qui voudront se procurer le numéro de *L'Opinion Publique* contenant le portrait en question, accompagné d'une petite notice biographique, n'auront qu'à nous adresser **10 centins**, en argent, à nos bureaux, 5 et 7, rue Bleury, Montréal. Contre cette somme, ce numéro leur sera adressé *franco*.

Comme l'administration n'imprime qu'un certain nombre de copies extra, nous prions les personnes qui désirent faire cet achat de nous en informer immédiatement.

Dans le même numéro, nous donnerons aussi à nos lecteurs les portraits de notre nouveau Gouverneur-Général et de lady Lansdowne.

HISTOIRE DU CANADA

Par F.-X. Garneau.—Quatrième édition.—Montréal, Beauchemin et Valois, libraires-imprimeurs, 256 et 258, rue Saint-Paul, 1882 (1).

I

Le pays doit savoir gré à la maison Beauchemin et Valois d'avoir publié cette quatrième édition de *L'Histoire du Canada*, de F.-X. Garneau, qui était réclamée depuis longtemps. Grâce à leurs soins, nous la possédons telle que la rêvait notre historien après y avoir mis la dernière main, à la fin de sa vie ; grâce aussi aux soins de son fils, dont la piété filiale n'a rien épargné pour en faire le plus beau monument de notre littérature.

M. F.-X. Garneau a eu la bonne fortune de laisser après lui un fils, héritier de son talent, érudit, modeste comme lui, et en qui revit son patriotisme.

M. Alfred Garneau aurait pu se placer, s'il l'eût voulu, au premier rang parmi nos hommes de lettres ; il préfère s'effacer pour faire jaillir sur le nom et sur l'œuvre de son père tout l'éclat dont il aurait pu s'entourer lui-même. Il vit avec cette pensée et il y consacre la somme de ses études. Il faut l'avoir vu à l'œuvre pour savoir avec quelle attention il a préparé cette édition, revu et contrôlé presque chaque passage, en respectant toujours l'idée de l'historien, mais la dégagant des moindres imperfections. Aussi, peut-elle rivaliser sous le rapport de la forme et de l'exactitude des faits, avec les ouvrages les plus soignés qui se publient en France.

La notice biographique, par M. Chauveau, et la table

(1) Cette critique avait été préparée pour être lue dans une séance de la Société Royale, qui devait se tenir à Québec, au commencement de ce mois, mais qui n'a pas eu lieu.

analytique par M. Sulte, qui forment tout un volume, ne pouvaient être confiées à des mains plus habiles.

On remarque, en tête de ce volume, une fort belle pièce de vers de M. Fréchette, sous le titre de *Notre Histoire*. Notre poète-lauréat a rarement trouvé des accents aussi vrais. La fin de la pièce surtout, qui est à la fois une page d'histoire et une page de poésie, me semble réellement inspirée.

M. Chauveau est le seul survivant de nos écrivains qui appartienne à la génération de M. Garneau. L'éloge de notre historien lui était dû à tous les titres. Dire que son travail sur la *Vie et les Œuvres de M. Garneau* est écrit de main de maître, qu'il y a mis toute sa science et tout son art, qu'en plusieurs endroits, surtout pour les temps les plus rapprochés de nous, il complète le récit de M. Garneau, qu'il s'est inspiré aussi aux sources vives du patriotisme, ce ne serait que répéter ce que la presse du pays a dit avant moi. Je ne me permettrai qu'une couple d'observations, bien légères au reste, et qui ne feront que relever par une pointe de critique les louanges que je viens de faire, lesquelles, sans cela, ressembleraient à ce qu'il y a de plus détestable en littérature : la camaraderie.

La notice de M. Garneau, qui n'a pas moins de deux cent-cinquante pages, est écrite tout d'une haleine, sans aucun point d'arrêt. Elle ne ferait qu'y gagner, selon nous, si elle était divisée par chapitres, ou au moins par paragraphes. Ces divisions, en reposant l'attention, rendent la lecture plus facile et plus agréable.

La seconde remarque qui me reste à faire est plutôt un éloge qu'une critique.

L'analyse de *L'Histoire du Canada* occupe plus de la moitié du livre. Cette longueur disproportionnée à cet endroit est certainement une faute au point de vue de l'art ; mais au point de vue du patriotisme, on peut dire : *felix culpa*. Heureuse faute, en effet, qui fournit à M. Chauveau le moyen de raffermir, si je puis ainsi m'exprimer, nos positions stratégiques, comme nationalité ; car il ne faut pas l'oublier, ainsi que je l'ai fait observer dans la biographie que j'ai écrite sur M. Garneau, en 1866 : "*L'Histoire du Canada* n'est pas seulement un livre, mais une forteresse où se livre une bataille" d'où dépend notre avenir. M. Chauveau vient encore appuyer par de nouvelles preuves la cause dont M. Garneau s'est fait le défenseur. C'est le grand intérêt de l'ouvrage de M. Chauveau, qu'on ne peut parcourir sans avoir hâte de lire cette édition de *L'Histoire du Canada*.

La critique de *L'Histoire* est faite avec trop de soin dans le volume qui l'accompagne, pour que nous nous imposions la tâche d'y revenir. Il ne peut y avoir lieu qu'à des études accessoires.

II

On a dit que M. Garneau s'était tenu à l'écart du mouvement politique de son temps, parce qu'il était sans ambition. Sans doute qu'il fut un homme d'étude plus que d'action ; mais la cause principale de son éloignement de la vie publique était ailleurs : c'est qu'il devançait de trop loin son époque. Il n'a pas été entièrement compris tout d'abord, si ce n'est par les esprits d'élite. Ce n'est que de nos jours qu'on lui a rendu pleine justice. Son *Histoire* lui valut sans doute de vifs applaudissements, mais aussi des réclamations non moins vives, dont quelques opinions trop entières furent le prétexte plutôt que la justification. Parmi une certaine classe, il s'attira des défiances plus que des sympathies. Comme il arrive trop souvent, ne pouvant le suivre, on essaya d'entraver sa marche. Ces préjugés le poursuivirent presque toute sa vie. Il lui eût été facile de les fléchir ; mais il avait trop la conscience de sa dignité d'historien pour gauchir devant ce qu'il croyait la vérité ou pour faire de lâches concessions.

Cette défiance de ceux qui ne le comprendraient pas et la mauvaise volonté de ceux qui auraient voulu exploiter son talent à leur profit, furent les vrais obstacles qui lui fermèrent l'entrée de la vie publique. Ceci explique pourquoi il n'arriva jamais à rien, pourquoi il mourut pauvre, n'ayant jamais eu d'autre emploi que celui de secrétaire de l'Hôtel-de-Ville de Québec.

Les luttes opiniâtres qui se livraient pour la conquête de nos libertés à l'époque où M. Garneau écrivait

son histoire, les persécutions récentes et les dangers présents avaient surexcité au-delà des bornes le sentiment national. Nous en sommes restés susceptibles à l'excès pour tout ce qui regarde notre passé.

Entraînés par ce sentiment, bien des gens auraient voulu que M. Garneau fit du panégyrique au lieu de l'histoire, qu'il dissimulât les faiblesses ou les fautes pour ne mettre en lumière que les hauts faits. On ne comprenait pas que son argumentation eût perdu toute sa force vis-à-vis de nos adversaires s'il ne se fût montré juste jusqu'à la sévérité vis-à-vis de nous. "Le blâme que j'ai porté contre le régime français, écrivait-il lui-même en 1854 à un de ses critiques de Paris, donnait de la force à mes paroles aux yeux des protestants eux-mêmes, lorsque je blâmais leur conduite depuis qu'ils étaient les maîtres et ne laissaient rien à me répondre."

Quiconque lit *L'Histoire* de M. Garneau à ce point de vue est frappé d'admiration. Ses éloges comme ses critiques sont écrits avec ce calme et avec cette tempérance qui portent la conviction en faisant ressortir l'impartialité de l'écrivain.

Pour ne parler que des temps primitifs de la colonie, qu'on lise son jugement sur Champlain et comment il apprécie la fameuse question de la guerre contre les Iroquois qui a entraîné de si graves conséquences : c'est un modèle de justesse et de modération. Nul entraînement dans son admiration. C'est l'histoire seule qui parle. Bancroft aussi bien qu'Augustin Thierry aurait pu signer cette page.

On a semblé regarder pendant longtemps M. Garneau comme un ennemi de l'Eglise, parce qu'il a traité avec la même impartialité les questions religieuses, qui ont été parfois aussi vives sous l'ancien régime qu'elles le sont malheureusement aujourd'hui. La plupart de ceux qui ont porté cette accusation ne se doutaient pas qu'il aurait pu être plus sévère sans injustice. Il n'y a, pour en donner des preuves, que l'embaras du choix. Je n'en veux toucher que juste ce qu'il faut, et je m'arrêterai à deux sujets dont on ne sera pas tenté de contester l'importance : je veux parler des Jésuites et de Mgr de Laval.

Personne n'a plus de vénération que moi pour la Compagnie de Jésus ; et si l'on avait quelque chose à me reprocher, ce serait d'avoir épuisé les éloges à l'égard des Jésuites du Canada. Mais l'admiration ne doit pas aller jusqu'à la partialité, et ce serait s'aveugler que de prétendre qu'ils n'ont pas eu leurs torts dans les différents démêlés où ils ont été engagés.

Peut-on les justifier, par exemple, d'avoir fait exclure de la Nouvelle-France, malgré les ordres de la Cour de Rome, les Pères Récollets, qui y avaient été les premiers appelés, et dont le zèle et l'héroïsme n'ont pas été surpassés par les Jésuites ? Par cette conduite, ils s'étaient mis dans une situation tellement délicate, qu'ils en conçurent eux-mêmes pendant longtemps des doutes sur la juridiction qu'ils exerçaient au Canada. Car, après que ce pays eut été restitué à la France par le traité de Saint-Germain-en-Laye, la Cour de Rome avait ordonné aux Pères Récollets de retourner au Canada en leur accordant des pouvoirs à l'exclusion de tous autres missionnaires.

Voici à ce sujet le témoignage d'un homme dont on ne contestera ni la science, ni le dévouement à l'Eglise, l'abbé Faillon. Nous extrayons ce témoignage d'un mémoire inédit qu'il a écrit d'après les documents authentiques qu'il avait sous les yeux :

"Avant que les Anglais, dit-il, s'emparassent pour la première fois du Canada, les Pères Récollets avaient reçu seuls, du Saint-Siège, des pouvoirs pour ce pays ; et ces pouvoirs devaient persévérer de même tant qu'ils n'abandonneraient pas cette mission. Ils communiquèrent ces mêmes pouvoirs aux RR. Pères Jésuites, lorsqu'ils les appelèrent au Canada pour prendre part à leurs travaux.

"Mais les Jésuites et les Récollets ayant été pris par les Anglais et transférés en France, les pouvoirs accordés aux Récollets cessèrent dès ce moment. Ce fut ainsi qu'on l'entendit à Rome.

"Aussi, le Canada étant restitué à la France, la Congrégation de la Propagande s'empressa d'envoyer de nouveaux pouvoirs aux Récollets, avec ordre de retourner à leur mission. Le pape Urbain VIII confirma lui-